

Être un homme, féministe En 2018 ?

Une analyse d'Antoine de Borman



: lien consultable dans l'Internet

Oui, il est possible d'être un homme et d'être féministe !

Je ne vais pas m'aventurer sur un débat sur ce qu'est ou doit être le féminisme. Les militantes féministes considèrent généralement que le combat féministe revient aux femmes (encore que les points de vue à ce sujet sont très variés au sein des femmes militantes). Je comprends leur point de vue : il ne revient pas aux hommes d'influer sur ce que doivent être les combats des femmes. Mais pour autant, les hommes ont un rôle majeur à jouer pour minoriser ceux qui ont des comportements machistes, déplacés ou irrespectueux envers les femmes, et favoriser l'égalité des chances pleine et entière, des femmes comme des hommes.

Féministe avec un point de vue particulier, bien sûr. Un point de départ différent. Mais tout de même : féministe dans la volonté farouche de construire une société égalitaire entre les femmes et les hommes, de combattre les discriminations et violences réelles ou symboliques dont sont victimes les femmes et de veiller à ce que chaque femme ait les mêmes chances d'émancipation et de dignité que les hommes. En ce sens, oui, je me considère comme féministe. J'appelle même tous les hommes qui partagent ces priorités à se considérer comme tels.

Car le combat pour l'égalité entre les femmes et les hommes ne concerne évidemment pas *que* les femmes. La construction d'une société émancipatrice pour chacun passe forcément *aussi* par les hommes. Pour prendre une comparaison, le mouvement de promotion du vélo utilise souvent le concept de *masse critique*. Il faut qu'il y ait une masse critique de vélos sur les routes qui soit suffisante pour faire basculer les comportements des automobilistes et qu'ils soient réellement attentifs à la place de tous sur l'espace public. Nous pouvons appliquer le même raisonnement pour les comportements machistes ou sexistes des hommes. Il faut qu'il y ait une masse critique d'hommes qui se lèvent contre ces comportements pour minoriser ceux qui les véhiculent, les ridiculiser, et changer durablement les mentalités.

I. De la hausse du taux d'emploi des femmes au burn-out parental

Ces dernières décennies, s'est opérée une évolution massive et très large, qui concerne le plus grand nombre : l'augmentation du taux d'emploi des femmes. En trente ans, le nombre de femmes qui occupent un emploi a augmenté de 75 %. Le taux d'emploi est passé de 36,3 % en 1983 à 57,6 % en 2017.

Bien sûr, cette évolution doit nous réjouir. Elle traduit une volonté des femmes de pouvoir participer comme les hommes au marché du travail, de s'émaniciper au niveau financier, mais également au niveau social. Mais ne faisons pas non plus comme si nous, les hommes, n'étions pas impactés par cette évolution. Comme si les femmes pouvaient vivre de leur côté leur émancipation sans que cela ne change rien à nos vies et notre organisation, à nous les hommes. Pour que le combat féministe avance, il me semble important, au contraire, de reconnaître que cette évolution bouleverse fondamentalement tant nos représentations mentales que notre organisation quotidienne.

Nous sommes issus d'une situation très déséquilibrée. Mes parents, et sans doute un grand nombre des vôtres, traduisaient ce déséquilibre : mon père travaillait à temps plein et apportait 100 % des ressources financières du ménage. Ma mère s'occupait de ses enfants. Ce mode d'organisation, certains couples le perpétuent encore aujourd'hui, mais de moins en moins. Notamment parce que la réalité économique et l'incapacité d'assurer avec un seul salaire la totalité des dépenses empêchent cette organisation d'être viable pour la majorité des ménages.

Pour des raisons sociales et d'émancipation des femmes, cette contrainte financière accrue peut être considérée comme salutaire. Mais aujourd'hui, cette contrainte est en train de remplacer un déséquilibre par un autre. Un déséquilibre quant à la place des femmes et des hommes au sein de la société, vers un déséquilibre entre la place de la vie professionnelle et de la vie privée.

Je ne suis pas sûr, en effet, que la société vers laquelle nous souhaitons aller soit une société où les deux parents travaillent un temps très plein, et où le nirvana, pour les femmes comme pour les hommes, serait de travailler chacun 60 heures par semaine. L'augmentation du temps de travail des femmes met certaines d'entre elles dans des situations de stress de plus en plus intense, celle-ci devant mener de front une vie professionnelle accomplie, ne pas laisser les enfants trop longtemps à la garderie, faire du sport, voir des amis, assurer le ménage, veiller à ce que tout le monde ait des vêtements propres et ne

pas laisser le frigo vide, au risque sinon de commander des plats préparés qui ne répondent pas aux exigences de la *GoodFood*. Ne parle-t-on pas, de plus en plus, de burn-out parental ? Et si ce stress et cette fatigue concernent majoritairement des femmes, c'est évidemment parce que les hommes ne jouent pas toujours encore pleinement leur part dans la répartition des tâches ménagères.

Peut-être y a-t-il donc lieu de réfléchir aussi à se rejoindre à un juste milieu ? Comment répondre au burn-out parental, ce *family burning* ?

De nouveaux modes d'organisation apparaissent. Parfois, mais malheureusement rarement, la femme gagne mieux sa vie que l'homme. Il arrive que l'homme diminue son temps de travail pour permettre à la femme de vivre pleinement son engagement professionnel. Reconnaissons-le, ces nouveaux modes d'organisation restent marginaux. Diminuer son temps de travail, on trouve ça très bien sur le principe, mais laissons cela à d'autres. Voilà ce que doivent se dire de nombreux hommes. Remplacer un temps de travail plus faible de la femme par une diminution de celui de l'homme, est-ce la solution, se diront certains ? La question n'est pourtant pas tant celle-là que d'ouvrir le champ des possibles. Il s'agit de permettre aux ménages mis sous pressions par des contraintes toujours plus fortes de trouver le mode d'organisation qui leur convient le mieux. Si de plus en plus d'hommes franchissent le pas et adaptent leur temps de travail en fonction des contraintes familiales et de soins aux enfants, les mentalités sur le marché du travail vont s'ajuster.

Je caricature le propos pour qu'il soit totalement clair. Actuellement, la présence sur le lieu de travail est encore considérée comme un indicateur ultime de l'implication au travail. Prendre une grande heure de pause sur le temps de midi pour déjeuner avec ses collègues et rentrer tard chez soi en fin de journée est toujours mieux vu qu'avaler les restes de la veille devant son PC et remporter une course contre la montre chaque jour pour récupérer ses enfants avant la fermeture de la garderie. Si de plus en plus d'hommes adaptent leur temps de travail, le regard porté par les employeurs et collègues des hommes comme des femmes sera amené à changer.

II. La répartition des tâches ménagères, du micro au macro

Ma deuxième réflexion est que cette évolution a fait émerger de manière parfois virulente un nouveau combat : celui de la répartition des tâches ménagères et de la charge mentale qui y est associée. Je ne connais pas de couples autour de moi où cette question n'est pas source de questions, voire de tensions. Parce que de nouveaux équilibres doivent forcément apparaître.

Nous sommes tous dotés de deux bras, deux jambes, un cerveau. Nous avons les mêmes capacités fonctionnelles à réaliser les tâches les plus courantes : préparer le repas, faire la vaisselle, nettoyer le linge, changer les draps, laver les vitres, sortir les poubelles, acheter des chaussures pour les enfants. Pourtant, la répartition de ces tâches reste, dans beaucoup de ménages, très inégalitaire. Et souvent, aussi, genrée : si l'homme est prêt à préparer le repas, combien s'occupent au quotidien du linge ?

Une récente étude de la Ligue des Familles illustre ce propos. Quand on interroge les hommes et les femmes en couple sur la répartition des tâches ménagères, leurs réponses respectives diffèrent fortement. « Chacun estime participer davantage aux tâches domestiques que ce que pense son ou sa conjointe, et ce pour chacune des tâches. Les deux s'accordent toutefois sur le fait que les femmes prennent davantage en charge des tâches comme cuisiner, nettoyer, laver et repasser le linge. À l'inverse, tant les hommes que les femmes déclarent que les hommes prennent principalement en charge les réparations, le bricolage et le jardinage. Les femmes changent toujours massivement leurs horaires pour pouvoir s'occuper de leurs enfants. Elles sont toujours les principales responsables de certaines tâches ménagères et sont deux fois plus nombreuses que les hommes à déclarer que la charge mentale leur pèse beaucoup. » Quatre femmes sur dix ne sont pas satisfaites de la répartition des tâches, ce qui ne signifie pas pour autant d'ailleurs que pour les six autres la répartition est équitable.¹

Tant que la répartition des tâches ménagères ne sera pas un sujet de négociation équilibré et clair au sein du ménage, les risques de burn-out parental vont continuer à s'accroître. Sous pression des prescrits sociaux, des modèles four-

¹ À lire dans le *Baromètres des parents 2018*, Bruxelles : La Ligue des Familles, novembre 2018, [en ligne :] https://www.laligue.be/Files/media/evenement/2018_12_03_Barometre-2018/barometre-2018-version-coordonnee-3-nd.pdf.

nis par les médias, la publicité et les conversations autour d'une tasse de café, les injonctions pleuvent. Les femmes doivent être de bonnes épouses, être épanouies dans leur travail, des amantes extraordinaires, des mères attentives, des amies disponibles. Rassurez-vous, les femmes ne sont pas les seules à vivre ces injonctions paradoxales. Les hommes aussi y sont constamment soumis. Ils doivent être des maris attentifs, des amants audacieux, des pères à l'écoute, mais qui fixent le cadre, des travailleurs épanouis. Ils doivent être doux, mais virils, structurés mais créatifs, faire attention à leur physique mais aussi à ce qui les entoure, être sexy mais aussi langer les enfants, être sportifs mais rentrer tôt.

Combien de pères n'ont pas retardé leur retour à la maison, préférant éviter les moments fastidieux qui précèdent la mise au lit ? Combien de mères sacrifient un repas entre collègues un midi pour être sûres de rentrer le plus tôt possible en fin de journée, et combien de pères sont prêts à faire de même ?

Parfois, je pose des actes qui sont mes petites révolutions à moi. Quand j'avais un bébé qui portait des langes, j'ai toujours considéré cela vexatoire quand les tables à langer étaient dans les toilettes des femmes. Comme si s'occuper de ses enfants était une tâche réservée aux femmes. Je prenais alors un regard de combattant pour m'insérer dans ce milieu dont j'étais exclu, avec un plaisir évident. Quand les tables à langer seront toujours disposées dans un terrain neutre, l'humanité aura fait du chemin.

Dans ce combat pour l'équité dans la répartition des tâches, beaucoup se joue autour de la naissance du premier enfant. Dans ces moments troubles où le père, après un congé de paternité très court (quand il est pris), est vite absorbé par ses activités professionnelles et où la mère est pleinement concentrée sur les soins à apporter à l'enfant. La préemption par la mère de la charge mentale du ménage commence souvent là. Voire avant la naissance : combien de pères se préoccupent des vêtements que portera le nourrisson ? La gestion du linge est dès lors très vite une occupation genrée, et l'homme n'intervient que de manière épisodique et supplétive. Voilà pourquoi le congé de paternité doit être imposé aux pères : pour favoriser au plus tôt le partage de la charge mentale. Entre nous, d'ailleurs, qui dit partage de la charge mentale dit aussi accepter que la manière de réaliser les tâches soit faite différemment...

III. De l'explosion du cadre à la nécessité de trouver un nouvel équilibre

La réalité derrière tout cela, c'est que notre cadre de référence a explosé. Nous devons désormais remplir chacun toutes les cases. Nous devons ensemble refixer le cadre, définir un équilibre subtil et toujours fragile, propre à chaque situation. Cherchons ce cadre ensemble, n'ayons pas peur de poser le débat qui permet avant tout de prendre conscience des mécanismes à l'œuvre. De prendre conscience, par exemple, que des situations déséquilibrées, acceptées pendant un temps, peuvent devenir un emprisonnement lorsqu'elles se prolongent.

Trouver de nouveaux équilibres est bien entendu propre à chaque ménage, chaque couple, l'intimité de chaque famille. Qui accepterait qu'un tiers vienne s'immiscer dans ces conventions tacites et privées, qui trop souvent ne font même l'objet d'aucune négociation ? Mais ne nous trompons pas : il s'agit d'un phénomène global, qui a des implications macroéconomiques, macrosociales. Et par ailleurs, l'évolution des mentalités nécessite une prise de conscience qui dépasse le strict cadre familial. Pourquoi ne pas d'ailleurs, sortir cette question de la sphère intime et susciter un débat public sur la question de la répartition des tâches ménagères ? En faire l'objet de campagnes de promotion, une attention médiatique aux heures de grande écoute ? Certes, la gestion du linge n'est pas un sujet sexy ; mais la prise de conscience des mécanismes qui se jouent est primordiale dans le combat pour la place équitable de chacun dans la société.

Les conséquences macrosociales, elles s'observent tous les jours. En Allemagne, le congé de maternité dure un an. Le résultat, c'est que dans certaines régions, il n'y a pas de structures d'accueil pour la petite enfance. Tant que la répartition des tâches reste déséquilibrée, on trouvera cela normal que l'école termine à 15h30 et que les devoirs soient faits ensuite à la maison. Le combat pour le développement d'un accueil extrascolaire de qualité pour chaque enfant est donc aussi un combat féministe. Pour qu'aucun des deux parents ne culpabilise d'aller chercher son enfant quand sa journée de boulot se termine plutôt que de l'amputer. Ces deux exemples montrent combien tout est lié : l'organisation du ménage a des conséquences directes sur l'organisation de la société dans son ensemble.

IV. Les conséquences d'une répartition inéquitable

Même si l'augmentation du taux d'emploi des femmes est une réalité, je connais aussi beaucoup de femmes qui acceptent, voire souhaitent un partage inéquitable de la charge du foyer. Des femmes heureuses de diminuer leur temps de travail pour s'occuper de leur famille, de leurs enfants. Chaque famille trouve en effet son équilibre et tant mieux. Mais bien souvent, cette diminution du temps de travail de *l'un* (souvent la femme, puisqu'elle a une rémunération moins élevée et que sa réduction du temps de travail implique une perte financière moins lourde pour le ménage) est la condition qui permet à *l'autre* de poursuivre son investissement professionnel. De s'engager pleinement, de gravir des échelons, de faire des heures supplémentaires, de gagner les faveurs de ses supérieurs hiérarchiques et *in fine* d'élever sa rémunération. À nouveau, je ne porte pas de jugement sur ces situations : mais il est indispensable de prendre conscience de ce qui se joue et de ses conséquences.

Tout se passe dans le meilleur des mondes, jusqu'au jour où le couple se sépare. Là, on ne peut s'empêcher de se dire que *l'un* sera dans une situation bien plus enviable que *l'autre*. C'est celui qui s'est construit une carrière qui pourra conserver le domicile conjugal et qui aura une meilleure pension. L'ex-épouse qui se retrouve avec les enfants la moitié du temps, voire plus, devra rattraper son désengagement professionnel et assurer le paiement de son logement avec une rémunération et un avancement de carrière forcément moindre, même si ses études ou son implication professionnelle ne laissent au départ pas présager d'un tel déséquilibre. Pas étonnant, dans ces conditions, que les femmes monoparentales soient particulièrement touchées par la précarité. Le risque pour elles de tomber dans la précarité est deux à trois fois plus élevé que pour la population dans son ensemble.

Il faut réfléchir à des mécanismes qui préservent davantage le traitement équitable de chaque membre du ménage. Informer correctement sur les conséquences de la diminution de son temps de travail, avancer vers une contribution équitable de chaque sexe, comme évoqué plus haut. Mais dès lors que de telles situations ne sont pas toujours évitables, je formulerai également ici deux propositions concrètes, quant aux droits à la pension et aux enfants à charge dans la déclaration fiscale.

Dans notre exemple, la diminution du temps de travail de *l'un* permet à *l'autre* de se consacrer tout entier à sa carrière. Mais en fin de carrière, celui ou

celle qui a diminué son temps de travail ne touche qu'une pension ridicule. Ne serait-il pas opportun de prévoir un partage des droits à la pension pour les années concernées par cette diminution du temps de travail ? Qu'une partie de ces droits soit partagée et portée au bénéfice des deux parents, et de reconnaître par ce biais que la carrière de l'un a pu se construire grâce à l'autre ? Cela éviterait d'ailleurs d'avoir un grand nombre de femmes qui en arrivant à la pension ne peuvent même pas bénéficier d'une pension minimale parce qu'elles ne comptent pas suffisamment d'années de carrières.

Deuxième proposition. Les factures, la déclaration d'impôt, c'est monsieur qui s'en charge. Il croit qu'elle pense être mal à l'aise avec les chiffres, qu'elle n'y comprend rien, qu'elle trouve cela fastidieux. Soit. Si cela se vérifie parfois, c'est aussi parce qu'on a trop souvent dit aux petites filles de jouer avec une poupée plutôt qu'avec une grue.

Dans combien de ménages l'homme a inscrit discrètement que les enfants devaient être portés à sa charge dans la déclaration d'impôt, pour pouvoir bénéficier à plein de l'impact de la déduction fiscale sur son précompte professionnel ? Surtout que cette réduction pour enfant à charge, on recommande de la porter au bénéfice de celui qui a les revenus les plus élevés : l'homme donc, dans beaucoup de cas. Ne serait-il pas plus adéquat que cet avantage fiscal soit divisé en deux et porté au bénéfice du salaire net des deux parents ? Cela éviterait que l'épargne de monsieur constituée notamment sur base de cet avantage fiscal net ne soit totalement confisquée à madame...

V. Le scandale #metoo et le rôle des témoins

Je ne peux pas, en tant qu'homme, passer sous silence le délicat sujet des violences faites aux femmes. Depuis la campagne #metoo, les récits affluent de situations dans lesquelles des femmes se sont senties blessées, harcelées, victimes d'attouchements ou de remarques à caractère sexuel. Dans ces récits se mêlent des réalités parfois très différentes, du viol pur et simple aux remarques grivoises déplacées. Je remarque que cette éruption de témoignage a des effets multiples et a initié une prise de conscience plus large sur les implications des comportements des uns et des autres, y compris par exemple sur le droit des femmes à l'orgasme et l'attention que les hommes doivent y accorder. Il semblerait donc bien que ce mouvement se traduise aujourd'hui par une volonté concrète de construire une société plus équilibrée, où l'on

reconnaît la place de chacun, dans sa singularité. Même si le chemin est long, les signes sont encourageants.

Cette campagne a fait naître une contre-réaction qui m'étonne encore. On irait trop loin, on culpabiliserait ceux qui veulent juste séduire les femmes grâce à cette technique ancestrale de la drague. Ce pseudo-débat me semble complètement absurde. D'abord parce que les violences à l'égard des femmes sont réelles. Qu'on ne peut pas minimiser à si bon compte des comportements sinon abjects, du moins irrespectueux. D'autre part parce que la séduction a justement tellement plus de charme lorsqu'elle s'inscrit dans un échange respectueux et libre, dans un cadre qui est maîtrisé par chacun.

Par contre ce qui me frappe dans ces récits, c'est que très souvent il y a un ou plusieurs témoins aux violences subies ou ressenties. Des témoins passifs, qui ne réagissent pas. Qui ne réagissent pas quand une fille se fait importuner sur le quai d'un métro. Qui ne réagissent pas à une blague sexiste dans une réunion. C'est là que nous avons une responsabilité, nous les hommes : celle de réagir. De ne pas être le ventre mou de la dignité et la conscience des femmes. D'être aux barricades. De les défendre avec la même vigueur, le même acharnement. Pour ne pas être ce témoin muet d'un drame qui le dépasse. Pour minoriser les comportements déplacés.

J'ai parfois l'impression que c'est aussi une question de générations. Je l'espère en tout cas, parce que j'espère faire partie de cette génération qui ne trouve pas que les blagues sur les blondes sont particulièrement drôles et qui ne trouve pas que faire des commentaires grivois ou des actes déplacés soit acceptable, quel que soit le cadre. Je suis, moi, actif dans le domaine politique. On dit souvent que c'est un secteur dans lequel le machisme a encore la peau dure. Je voudrais, moi, faire partie de ces hommes qui contribuent à ce que la parole d'une femme soit autant écoutée que celle d'un homme, aussi et surtout dans le domaine politique.

Conclusion

Pour conclure, je vous livre cette réflexion complémentaire. Nous sortons des élections communales. Sous la précédente mandature 2012-2018, la répartition des compétences entre les hommes et les femmes au sein des collèges communaux était très genrée...

Sur les dix-neuf communes bruxelloises, il n'y en avait que trois où la compétence de la petite enfance était exercée par un homme : à Schaerbeek, Jette et Woluwé-Saint-Pierre. Et sur toutes les communes bruxelloises, il n'y en avait que trois où les Finances étaient gérées par une femme : Uccle, Ixelles et Koekelberg. Pourtant, est-ce que certaines matières sont genrées ? Y a-t-il une raison génétique qui expliquerait que les hommes sont incapables de s'occuper des petits enfants et que les chiffres resteraient des abstractions obscures pour les femmes ? Non bien sûr. Récemment, des dispositions ont été adoptées pour assurer une représentation plus égale entre les femmes et les hommes au sein des collèges communaux. Nous devons aussi réussir celui du type de compétences qui se partagent entre les deux. Parce que ce qui est vrai pour la lessive ou l'achat de chaussures pour ses enfants est également vrai pour les compétences communales. Les compétences peuvent se répartir équitablement, sans considération pour le sexe de leur titulaire. Là aussi se joue le combat pour la répartition des tâches.

* *

Licencié en sciences économiques (UCL), Antoine de Borman est directeur du Centre d'études politiques, économiques et sociales (CEPESS).

DE BORMAN Antoine, *Être un homme, féministe, en 2018 ?*, Bruxelles :
CPCP, « Analyses », 2018, [en ligne :] <http://www.cpcp.be/etudes-et-prospectives/collection-au-quotidien/homme-feministe>.

DÉSIREUX D'EN SAVOIR PLUS !

Animation, conférence, table ronde... n'hésitez pas à nous contacter,
Nous sommes à votre service pour organiser des activités sur cette thématique.

www.cpcp.be



Avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Peut-on être homme et féministe à la fois en 2018 ? Le terme « féministe » aujourd'hui est parfois dénaturé, renvoyant à des représentations caricaturales : femmes hystériques, ultra susceptibles, défilant seins nus dans les rues pour s'emparer du pouvoir. Certains hommes ont réagi en recréant un mouvement « masculiniste » allant à l'encontre de ces féministes, pour préserver leur virilité qu'ils pressentaient menacée. Cependant, au lieu d'entrer dans une opposition binaire homme-femme, ne devrait-on pas plutôt envisager le féminisme comme un combat sociétal, remettant en cause nos modes de vie et dénonçant les représentations obsolètes qui régissent la société ?

Toute personne qui lutte pour une société équitable a une part de revendication féministe en elle. Ainsi, être un homme féministe, c'est aussi bien lutter contre les violences perpétrées à l'encontre des femmes, contre la précarité de certaines mères en situation monoparentale, que de lutter pour favoriser un partage équitable des tâches ménagères, pour imposer un congé de paternité, pour que la table à langer ne soit pas l'exclusivité des toilettes pour femmes ou pour le développement d'un accueil extrascolaire de qualité. Et dans ce sens, beaucoup d'hommes sont des féministes qui s'ignorent...

Centre Permanent pour la Citoyenneté et la Participation

Rue des Deux Églises, 45 – 1000 Bruxelles

02 238 01 00 – info@cpcp.be

www.cpcp.be



Chaque jour, des nouvelles du front !

www.facebook.com/CPCPasbl

Toutes nos publications sont disponibles
en téléchargement libre :

www.cpcp.be/etudes-et-prospectives